

# UTOPIALES

15



actusf

# UTOPIALES

---

# 2 0 1 5

(EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Jérôme Vincent

© **Éditions ActusF**, collection Les Trois Souhails, novembre 2015

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-917689-97-4 // EAN : 9782917689974

Alain Damasio

) FUSION > CHAPITRE I  
« Les yeux en face des trous »

) **Charlie** ) **Souvenir dit « du premier pas »**

Mon moment préféré, au Café Fusion, ça a toujours été le matin à huit heures. J'avale la bosse de l'hôpital sur mon vélo jaune d'or et je plonge vers la ville qui s'ouvre, en enfilant fluide le S de la petite descente, puis le I noir, tout droit – qui tranche la friche jonchée de carcasses de bus et d'acacias trop chiches. Avec la vitesse, l'asphalte siffle, le guidon tangué, je sens mes oreilles qui naissent sur mes tempes et se défroissent – et je profite de l'élan pour remonter comme une fleur la côte et aller toucher tout en haut la bâtisse toute de bois fière et de courbes baroques de Balthazar Berzinsky, l'as du bar et des cocktails de feu, mon meilleur pote *ever*, mon frère d'âme = Bari.

Bari a construit là avec nos potes et nos pognes, sur cette butte large qui se voit de loin, le Café Fusion, juste en bordure d'Istajevo. Pas totalement dans le *wild*, pas tout à fait dans la ville, à la lisière du libre < des toutes premières barres d'habitation fendues, des tout derniers campements en vrac > avec assez de place tout autour pour garer des scooters et des tanks. Au nord, c'est l'hôpital blanc où je bosse, presque à niveau, sur

une autre butte, bien trop propre ; au sud ça débaroule sur trois kilomètres de maquis blond et de pétrochimie intercalée, à la tranquille, jusqu'à la mer. Et à l'est ? À l'est, c'est un légo de tours et de toits de tuiles, de casbahs et de casse-couilles, de béton bégayant et de gratte-cieux bouche-vue remplis de cravates et de maffieux à tablettes qui puent la laque et l'after-chèque. À l'est, c'est juste la ville. C'est juste ce qu'on touche et qu'on fuit du même geste, avec Bari, du haut de notre café-frontière.

Comme dit Baruch, notre œnosophe des trois heures du mat : « il n'y a rien plus au cœur de cette ville que votre Café. C'est ici que tout se passe. Et pourtant, vous êtes à une demi-heure du centre. » Ici, ce n'est pas juste qu'on boit, comme il dit : on respire. Avec la guerre qui couve en loucedé dans ce pays slave et schleu, arabe et cul béni, italien et franco-grec, dans cette centrifugeuse d'Europe à grumeaux, le Café Fusion a un nom qui dit tout. Ici, on mixe, on se mélange, on métisse : on fusionne les classes et les religions, les origines et les genres, la longue blonde scandinave, droppée en low cost, qui vient s'encanailler trois jours en terre de chaos, avec le petit Turc râblé qui tourne au raki – et qui finira, après trois punchs de Bari, par trinquer avec elle.

Mon moment préféré, c'est quand je me glisse, comme là, sous le volet roulant à moitié levé, que le soleil entre avec moi avec des airs d'église et vient à l'oblique frapper le pied du comptoir en faisant grésiller la poussière. Bari fait rugir le percolateur et sourit d'une oreille à l'autre, sitôt qu'il me voit. Il se retourne et lance sa palourde par-dessus le zinc pour aller la loger dans ma paume. Il serre. C'est chaud, caleux, puissant. Ça ne ment pas. Ou si rarement > Bari.

— Come va, Charlie ?

— Tutto va bene, *doust* !

Bari hésite, façon même qui n'ose. Puis il glisse, façon surf, au bout du comptoir appuyer sur le bouton rouge. Le volet roulant replonge jusqu'au sol dans un borborygme rouillé. Tout flotte subitement noir de sorte qu'il allume la rampe du comptoir, pour compenser, et vient me chuchoter tout près :

— T'es venu avec ?

— Avec quoi ? Avec ta mère ?

— Je crois que c'est mieux qu'une mère, non ?

J'ai soulevé mon sac. Combien ça valait, franchement, ce que j'avais dedans ? Combien d'années de recherches menées par des têtes d'or à triple ventilo ? Je me souviens que j'ai distinctement senti, à ce moment-là, au frisson dans ma colonne, que si je sortais le thermos, ça allait tout changer. Mais tout : la texture de notre amitié, nos rêves encore en cage, nos routines toutes pétées. Toucher au rayonnement de ce bar. Changer nos façons de vivre, de penser, d'éprouver le monde, d'être fou. De jouir et d'être triste, d'une tristesse autre, foutrement belle. Tout métamorphoser pour nous, de fond en comble < Je pouvais parfaitement encore, à cet instant, ramener la bouteille, la replacer dans le coffre du labo, incognito > Que rien n'ait lieu ) Et tout révolutionner autour. Chez les clients d'abord, dans la ville ensuite, et bien au-delà. (Bien en deçà). J'ai alors fait le pas qui allait tordre nos cerveaux comme des serviettes de plage.

De mon sac, j'ai sorti le thermos d'un litre, bleu nuit, et je l'ai posé sur le zinc, avec un rien de frime dans mon geste - tac ! - métal sur métal. Le thermos rutilait dans le couvre-feu

du comptoir. Il se tenait au garde-à-vous, pas rassuré, avec des inscriptions incompréhensibles sur la culasse. Bari n'a pas osé y toucher. Il a juste pointé un regard dessus en disant :

— Je le mets au congèle en bas, dans la salle des coffres ?

— Si tu veux. Mais ça se conserve aussi à température ambiante. Plus c'est proche de 37 °C, mieux c'est. Ça fait son plein effet à la température du corps.

— T'as déjà essayé ? Dis-moi pas que t'as déjà essayé, bordel ? (il a chuchoté)

— Un tout petit peu (j'ai rougi).

— T'es un vrai malade, Charlot ! Et alors ? Raconte, enculé !

— C'est... C'est juste totalement fou, mec...

— Comme un acide ?

— Ça n'a rien à voir... C'est beaucoup plus doux en montée et beaucoup plus immersif quand ça vient... Tu bascules vraiment...

Sans s'en rendre compte, Bari jetait sans cesse un œil sur le volet roulant. Nous aurions été sur écoute qu'il n'aurait pas chuchoté plus bas :

— On teste ça quand ?

— À la pause de 16 h. Ça nous laissera un peu de temps pour encaisser le choc avant l'happy hour.

— T'as amené un échantillon ? T'as les seringues ?

— J'ai les seringues. Mais j'ai plus d'échantillon. Le seul que j'avais, je me le suis injecté cette nuit...

— Et on va faire comment, gros malin ? T'es vraiment une tête d'œuf !

Je l'ai laissé s'agiter, essayer quelques verres pour se passer les nerfs et là, j'ai lâché la bombe calme que j'avais soigneusement

bricolée dans mon insomnie, qu'il ne puisse pas dire non, plus reculer et qu'on sache enfin :

— Écoute-moi Bari. Dans ce thermos, il y a ce qu'ils appellent la mase. C'est le sérum. Le révélateur de souvenirs.

— Tu m'as parlé d'eau légère, la semaine dernière...

— C'est pareil. Quand tu mélanges de la mase avec de la fuse...

— La fuse ?

— La fuse, c'est le liquide que tu vas te transfuser, c'est ce qui contient la mémoire des cellules, les souvenirs du donneur quoi, qui sont contenues dans ses molécules d'eau.

— Et tu trouves ça où ?

Là, c'est moi qui me suis mis à murmurer :

— Ça doit forcément venir du corps de ta cible. Ça peut être n'importe quoi, pourvu qu'il y ait de l'eau dedans : du sang, de la sueur, de la salive. Rien qu'un postillon suffit...

— Du sperme ?

— Du sperme, de l'urine, de la morve, une larme : tout ça, ça marche ! Faut juste pouvoir en prélever une toute petite dose... Plus c'est récent et frais, plus le souvenir est net et puissant !

On aurait mis les Pléiades et la Grande Ourse dans chaque œil de Bari à ce moment-là, que son regard n'aurait pas brillé plus. C'était juste – exactement comme moi un mois auparavant, quand j'avais surpris à 23 h 30, seau-serpillère à la main, Paul Slatkine et Jade de Rège, les deux tronches du MindLab, discuter des possibilités inouïes de l'eau légère – juste qu'une ange charitable venait de le sortir, mon Bari, du container banal de quinze par quatre qui incarcérait sa vie et

qu'elle l'avait subitement posé sur un sommet des Alpes, où, pied tremblant de la peur de tomber, d'envie brute de sauter, il voyait s'ouvrir devant lui un champ vierge et absolument renversant de vallées et de pics émotifs, de cascades d'affects et de torrents de sensations, d'immersions plein corps dans des lacs de psyché totalement inaccessibles avant, pour qui-conque – mais qui pour nous, nous les deux blaireaux de la bordure ouest de la ville < moi l'agent d'entretien catégorie C de l'hôpital mémoriel Paul Slatkine tout proche > et lui le barman bravache, le boss bogoss du Café Fusion, croulant sous les crédits des travaux, trimant pour les banques < pour nous l'intimité du monde était désormais à portée de main, je veux dire à portée d'injection, par la grâce de la mase, par le truchement d'un vol couillu, d'une tricherie sans chichi siglé Charlie. Oui, oui, moi les gars ) Ich, me ! ( Der Kaiser von das Hospital über...

— Ça y est, t'as décroché, gros ? Hého, Charlie ? Charlatan, tu m'entends ?

Le bar disparaissait soudain sous la neige... j'avais reculé dans le blanc pour aller m'asseoir au jugé sur un coin de table. Tiré de la pénombre par ce qu'on appelait la rampe – une ligne de lampes logées à mi-hauteur sur le pourtour du comptoir – le bar ovale du Café semblait léviter comme une soucoupe volante. Bari me parlait à travers le vide stellaire, de l'autre côté de mon casque.

— Quoi ? (j'ai d'abord braillé, dans mon bocal)

— T'es avec moi ?

— Je suis là, t'inquiète... (Bari pose lentement le vaisseau sur la Terre du café. La neige cesse de tomber). Alors, tu

mesures le truc ? (Le pilote est net maintenant) Tu percutes maintenant ce qu'il nous faut ?

— Je percute qu'il nous faut un échantillon, voilà ! Un bien frais, tout neuf, qui va bien !

— Et à qui on pourrait prélever facile un peu de salive ou de sueur, sans merdouiller, à ton avis ?

À ce moment-là, le volet roulant a roucoulé, doucement et longuement, en remontant jusqu'au plafond | Bari a planqué le thermos dans le bac à marc | et un double soleil a fait son apparition au seuil du café. Le premier poudroyait dans l'espace, il est pour nous tous ; le second avait le cric du volet dans la main, une robe de lin simple qui houlait sans y penser et, dans le buste et le haut des épaules, laissées nues et café sombre, cette gestuelle liquide que je ne sais pas décrire autrement que par ce mot : la grâce.

Shalizèh venait d'entrer.

D'une volte, elle fixa le cric sur son support mural, fit glisser son sac à dos, recala trois chaises sans qu'on entende un bruit et vint poser sur mes deux joues un baiser d'enfant, d'ange ou d'oiseau. Assez furtif pour que le rouge m'en monte aux joues.

— On n'ouvre pas ce matin ?

Bari la checke du bout du poing > genre « je taffe, fillette » > se la joue très-occupé, et lui balance – c'est la quarante-douzième fois en un an, va falloir nettoyer tes vannes, mon pote :

— Vous venez pour l'annonce, c'est ça ?

— Si !

— Le poste de serveuse a été pourvu, je suis désolé.

— Puis-je connaître par quelle personne ?

Bari me désigne d'un mouvement de menton. J'aimerais être un miroir, plein de fois, sans tain hein, juste une plaque verticale toute fine, encastrée entre quatre bois dans une alcôve, qui voit tout et reflète le monde en le rendant plus joli, plus flou qu'en vrai. Qui n'ait pas à répondre, à parler, à être un humain debout, comme là. J'adore les glaces. Shalizèh dit :

— Je croyais que le travail était réservé par les femmes...

— C'est l'avantage avec Charlie : il peut tout faire, la femme, le bouffon, l'enfant... Le chien aussi. On recherche la polyvalence ici, mademoiselle. Et vous ?

— Oui ?

— Qu'est-ce que vous savez faire ?

Cette question... Est-ce que Bari s'en rendait compte ? Le faisait-il exprès ? Cette question était exactement celle qu'il lui avait posée, un an auparavant ) pile un an ( lors de son entretien d'embauche.

Shalizèh est déjà en train d'ouvrir un à un les vastes hublots de la façade ; la lumière entre par brassées et éclabousse les tables de teck sombre, elle luit sur le cuir des fauteuils et éclaircit les lattes patinées du parquet, on dirait une écume douce. Entre les tables jaillissent maintenant les « folies » de Shalizèh, décalquées des parcs romantiques, puisqu'à ses yeux les tables sont des villas et le bar immense un château, qui demandent leurs pendants et leurs frasques ! D'où ses meubles hauts façonnés à la main, ses sculptures porte-verres, ses totems d'assiettes, sa brocante foutraque, toute de récup sublimée – où les bouteilles vides sont devenues des lustres, les carafes des bosquets de cactus, où les bols calés dans des encoches élèvent ça et là des golems de céramique, où les serviettes flottent en torches

fauves sous les chandeliers – on les tire d’une main. En un an, grâce à elle, nous sommes devenus la coqueluche des guides bobards-bobos, des gourous écolo-schtroumpfs et des artistes à la fauche – sauf qu’à mes yeux, Shal’ est bien au-delà de ça > elle ne fait pas « de la déco » : elle construit un musée – un musée avec des poivrots dedans, qui rajoute des statues de chair et de pisse-bière à ses personnages de planche et de fer-blanc, qui sont tout aussi vivaces et souvent plus charmants.

Elle est arrivée il y a un an et elle était la neuvième candidate de la matinée, ça je m’en souviens. Avec Bari, nous étions dans le flip de pouvoir trouver quelqu’un qui nous touche, qui nous éveille > avec laquelle nous aurions non seulement envie de taffer mais envie de vivre, de partager, d’enflammer à trois cette saloperie de quotidien.

### **Bari | Souvenir dit « du fût de cinquante litres de charme »**

— Qu’est-ce que vous savez faire ?

La gamine [elle a 25 ans, pas plus] ne cherche pas à répondre. Elle a entendu « faire ». Alors elle agit. No blabla. Elle fait. Ça me lève aussitôt une paupière...

Faut capter que je viens de prendre deux plombs de bavasse. De candidates à décolletés. Vulgos et qui se vendent. Tristes. Je suis rincé de phrases apprises et recrachées. « dynamique », « esprit d’équipe », « le client est roi »... Blasé par les fausses dures et les vraies connes. Celles qui se la jouent « j’suis du métier » et savent pas servir une bière sans qu’elle dégueule. Les deux dernières pouffes, je les ai mises à la tireuse, direct.

La pression, elles en avaient plein les doigts, comme si elles avaient branlé une queue. Pas excitant. Juste dégueulasse.

Et là, l'autre Persane, elle est entrée et elle s'est assise en face de nous. Tout à coup, mon Charlie, il a été dans le silence. L'a arrêté de catapulter des sucres dans mon verre avec sa cuiller. J'avoue que la nana laisse pas indifférent. Dégage une forme de classe rien qu'en jean lavasse et T-shirt vert, brut de friperie. Quand elle lève ses yeux sur moi, son regard est là, plein fer. Pas agressif, pas séducteur non plus. Cherche rien à embrouiller. Yeux marron clair, peau brune, aucun maquillage. Elle est venue visage nu. Plutôt *bollocks on the table* pour un entretien. Elle débarque d'Iran. Elle, elle dit qu'elle vient de Perse et Charlie trouve ça beau. Ça a quoi au juste de beau, cœur d'artichaut ?

— Qu'est-ce que vous savez faire ?

Elle prend une serviette de papier qui traîne sur la table. Rouge. Elle la plie en – chais pas : six sept secondes. Elle prend un couteau et une fourchette, les croise sur une assiette qu'elle a repérée et ramenée de la table voisine, d'un geste de chat. Et elle place son origami, sa fleur de papier rouge, en équilibre dessus. C'est fortiche. Un peu gratuit aussi.

— Avec les courants d'air d'un bar, ça tiendra pas deux minutes, votre fleur...

Elle ne me répond pas. Juste sourit. Prend un verre à pied, une autre serviette. Sort de ses mains une bouche en papier, qu'elle cale dans le verre, en y ajoutant une petite cuiller, qui lui fait comme une langue. Là, ça tient. Sacrément vive, la même.

— Vous savez faire des cocktails ?

— Non. Je suis venu par là pour apprendre.

— Vous savez servir une bière ?

— Non.

— Quelle est la qualité fondamentale pour vous, d'une serveuse ? La technique ou le relationnel ?

Elle réfléchit, ce qui n'est pas plus mal. Ça change des autres.

— Faire que les gens soient sous le bonheur d'être là ; qu'ils restent avec nous et retournent.

— Et comment on obtient ça ?

— On leur écoute. On accueille l'être humain qu'ils sont.

On apprend à les aimer.

— Vous avez déjà fait ce métier ?

— Non, pas une fois.

Son calme m'agace. En même temps, j'aime son côté franc et cash. Je charge la barque pour la secouer :

— Pourquoi vous êtes venue alors ? L'annonce est claire, non ? Je cherche des filles qui ont de la bouteille...

— De la bouteille ?

— De l'expérience, quoi...

— Je sais apprendre vite, je crois.

— OK. Prenez-moi cette pile d'assiettes, ces seize verres là-bas et les couverts du tiroir. Et dressez-moi quatre tables qui donnent envie aux gens de manger chez moi. Je vais bouger un peu, faites pas attention.

Je n'ai pas vraiment détaillé ce qu'elle a fait des couverts. Déjà, je savais que ça aurait de la gueule. Cette fille avait quelque chose, ça crevait les mirettes. J'ai regardé ses mains prendre les verres sans les cogner, sa façon de bouger, très fluide, son sens de l'espace entre les tables, sa manière de

déplacer les chaises, de circuler sans rien heurter. J'ai décalé quelques chaises exprès, je me suis levé, j'ai fait obstacle et je l'ai observée esquiver. Beaucoup de gens pensent qu'on choisit une serveuse parce qu'elle est sexy. Un joli brin fait venir des clients, d'accord, elle amène aussi son joli tas d'emmerdes. Dans un Café comme le *Fusion*, où l'happy hour est chargée, où les coups de feu les soirs de bringue peuvent être monstrueux, ta serveuse peut être une bombe ou un boullis, ce n'est pas l'enjeu. L'enjeu est qu'elle sache placer son corps, sentir l'espace, les trouées pour servir/desservir quand la clientèle est serrée à touche-touche. Qu'elle sache se couler entre les pochtrons, sans bousculer personne, sans besoin de gueuler, comme une eau. La clé, c'est sa vitesse et sa dextérité, c'est la prise d'information : prise de commande salle/terrasse, verres vides, mecs qui dérapent, bagarres en germe. Avoir l'œil. La technique, ça s'apprend. La dextérité, ça se travaille, mais c'est d'abord un don.

Elle a fini. Elle se rassoit. Ni modeste ni frime. Un peu anxieuse quand même. Je regarde la table devant moi, la dernière qu'elle ait dressée. Charlie joue avec le dragon, la fée et le chat de papier. Elle les a baptisés en persan. Au stylo. Dans le mouvement, j'ai rien vu. Charlie retrouve enfin sa voix :

— Vous avez... euh... fait quels métiers... avant ?

— Disons que j'ai appris un métier de l'exil (réplique-t-elle, avec un accent peu marqué. Des chances que ce soit une tronche, pour apprivoiser aussi vite une langue étrangère). J'ai passé à travers quelques pays pour arriver ici.

— Seule ?

— Oui.

— Vous avez des papiers ?

— J'ai la visa d'étudiante, pour six mois.

Je sens qu'elle a envie de ce job. Vraiment envie. Et pour les bonnes raisons.

— Pourquoi vous avez atterri ici ? Je veux dire : dans cette ville ?

Elle regarde par la baie vitrée la raffinerie au loin, semble jauger le volume du bar et relève la tête.

— Je trouve c'est poétique ici.

— Poétique ? Poétique la pollution au gaz, la faillite économique, la guerre civile ? (J'ai du rire dans ma voix, pourtant je suis troublé, en vrai). Poétique notre gouvernement d'enculés ?

— Je trouve vous êtes un mélange qui est beau. Votre usine sur la plage. Les maisons des réfugiés dans les tankers. Vos immeubles, ils poussent par la savane, ça se mixe pas mais c'est de l'émotion. Les choses sont jamais finies dans votre pays, ça m'a fait de l'envie. Quelque chose est possible ici. Et puis... Le monde de chez vous a l'air d'habiter à nulle part... et se faire une niche malgré. Comme chacun peut. Pourquoi moi pas ?

— Vous avez appris le français en combien de temps ?

— Cinq mois. Je parle mal encore, je suis excusée.

— Vous êtes « désolée », on dit. Ça veut dire quoi Shalizèh, en persan ? (insiste Charlie)

— C'est de la campagne avec du riz. Je crois que vous disez des *rivières*...

— Des *rizières*... (corrige Charlie, amusé et ému) Vous aimez le riz ?

Devant la question débile de Charlie, j'éclate de rire. Il rougit.

La fille sourit pour la première fois vraiment franchement. À ma droite, Charlie s'est levé. Pure contenance. On dirait un panneau sens interdit descellé par un quinze tonnes.

— J'aime beaucoup le riz, tente le plus sérieusement du monde Shalizèh.

Puis elle éclate de rire à son tour. Un fût de 50 litres de charme qui explose. J'ai de la joie plein la barbe.

Il y a eu un gros silence. J'ai regardé Charlie, il m'a regardé. Il y avait de la buée sur les carreaux de ses prunelles. Touchés-coulés, j'ai pensé. C'était pas un entretien, c'était... | Comment il a dit Charlie ? | Ah ouais, je me souviens : c'était pas un entretien, c'était une piphanie ! J'ai rassemblé mes restes de patron sec et de mec qu'en a ; et j'ai envoyé, voix aussi rauque que possible :

— Vous commencez demain. Huit heures claquées ! Vous savez rien mais je vous apprendrai le métier. Et Charlie vous apprendra les clients. C'est tout ce qu'il sait faire, vous verrez. Mais il le fait bien.

### ) Charlie ) Souvenir « des belles personnes »

D'un seul voyage sans plateau, un collier de tasses entre les doigts et les corbeilles à croissants dansant en équilibre sur ses avant-bras, Shalizèh a déjà ) l'éclipse d'un flottement (le temps d'un silence songeur de Bari )) mis en place quatre tables de petit déjeuner. Il est désormais 8 h 15. Comme souvent, elle est enjouée et rêveuse, tout à fait là à ses tâches )) elle range,

replace, aménage, dresse, arrange, toujours précise et leste, avec une vitesse et une grâce dans le mouvement qui me coupent toute envie de même poser un verre sur une table ) et tout à fait ailleurs aussi, là-haut, « dans sa brume » comme dit Bari, à penser à qui, à quoi, à rien peut-être ? – hormis qu’en sort, par bouffées, comme maintenant, un cygne découpé dans une pomme, qu’elle pose sur une coupelle de lait.

— Qu’est-ce que je sais faire ? reprend-elle subitement.

Signe que la question a cheminé entre le golem de céramique dont elle a changé les bras-bols et le cygne sculpté, qui s’oxyde déjà – ou que soudain, elle s’est souvenue, elle aussi.

Alors elle prend une serviette et elle forme d’un geste liquide la même fleur qu’il y a un an, la toute première fois. Elle la tend à Bari puis aussitôt contreplie un dragon, qu’elle me tend à mon tour :

— Joyeux anniversaire, les tout-fous !

Et là, avant que j’aie même pu dire merci, avant que Bari cherche quelque chose pour, à l’arrache, marquer le coup – elle ouvre la baie de la terrasse sud et nous attire dehors, l’air mystérieuse. Nous traversons sans comprendre le caillebotis, en slalomant entre les bobines de câble – sans câble – qui servent de table et nous sautons à pieds joints dans la friche jardinée, brouillonne et fouillis, qui nous fait office de parc baroque l’été. Shalizèh file déjà entre les buissons et va s’agenouiller plus loin dans l’herbe haute, comme elle prierait, derrière deux sculptures végétales d’un petit mètre de haut. Désarçonnés, nous nous approchons :

— Je les ai faites pour notre anniversaire (lance-t-elle, d’abord radieuse. La suite sonne étonnamment plus fragile).

Ce sont... des sortes de portraits... de vous deux ; des portraits en esprit si vous voulez... Voilà... C'est Land Art... J'ai essayé de donner forme... à l'attitude... dont vous habitez l'espace... chacun pour vous... et comment cet espace... que vous êtes... eh bien il partage avec le monde autour de vous... Vous me comprenez ?

Je comprends juste rien et je comprends tout, j'ai les larmes aux yeux tellement ça me surprend, qu'elle ait pensé à nous > comme ça < pire : qu'elle en ait fait... une œuvre ! Quelque chose construit juste pour / le temps qu'elle y a passé \ J'arrive pas à \ Je m'essuie discrètement les yeux et je prends :

À droite, on dirait un wigwam ou une yourte ajourée, elle a tissé du cuir et du tissu dans une trame de branches de saule courbées, le nom « Balthazar » est pyrogravé au-dessus de l'entrée et en se penchant, on voit des silhouettes de bois à l'intérieur de la yourte. C'est rond et campé, un peu sombre, avec quelques fenêtres percées dans la toile, la lumière pénètre toutefois, ça respire tout en donnant une impression de tension, peut-être à cause du rouge sombre du cuir, du saule arquebouté dans la terre. Du volume trapu, presque « défensif ». Est-ce que ça ressemble à Bari ? Foutre oui, complètement, jusque dans les chemins qu'elle a tracés autour, en pentes de petits graviers zen, et qui tous ramènent à la yourte, ce café-univers qui est l'autre physique et psychique de Bari. Le Balthazar, il ne va pas vers le monde, il sait pas < c'est le monde qui vient en lui, et il a cette force et cette noblesse de l'accueillir chaque jour, mieux que personne. C'est sa façon à lui de donner : en invitant chez lui, largement, bras grands ouverts, et tous.

À gauche, je ne veux pas vraiment regarder tellement j'ai peur de ce que je pourrais découvrir > Je veux pas savoir, pas qu'on me tende un miroir de moi, surtout pas qui vienne de Shalizèh <

Je mets mes mains sur mes paupières à la manière d'un pit-choun. Et j'ouvre les volets des doigts, prudemment... Shalizèh sourit.

Au début, je capte quedal. Autant le portrait de Bari a de la gueule, est centré, s'impose – autant le mien, il ressemble à rien (panique pas, Charlie) On dirait un jeté de tiges plantées de biais, ça et là, de tas de sable et de cairns minuscules. Il y a des fleurs naines et même des bosquets mignons, tout bonzaïs. Je m'approche pour voir. C'est un parc, Charlie, un parc ouvert, sans bordure, beaucoup plus vaste que ce que j'avais perçu d'abord, un parc qui file et se fond dans la nature tout autour. Ce n'est qu'à genou que je comprends enfin : il y a des gens partout et comme un mandala de chemins qui traversent toute l'œuvre, en Z ou en courbes, fuyant, en spirale, des lignes de fuite qui giclent dans tous les sens. Et pourtant, ça tient. Ça tient parce que c'est rythmé ) par les buttes en cône, les cairns et les tas ( par l'écho des taches vertes et du jaune sable „ par les îlots de végétations bruissantes de fleurs „ et par quelques longues verticales fragiles, tirées du sol en fusées et pour lesquelles Shalizèh a utilisé des tuteurs à tomate. À de nombreux égards, on est plus proche d'une calligraphie persane que d'un paysage miniature tant le dessin des chemins semble « écrit ». Je le balbutie à Shalizèh. Elle est ravie :

— Ton nom en farsi, je l'ai écrit dehors ton paysage. Tes reliefs lui parlent, le sable surtout, et en même temps, ton

nom reste jamais par le centre. Tu es différent avec Bari, toi : tout est ouvert dedans, tu offres le vent, tu sens tout qui passe, tes voyages sont sous les autres et... c'est un peu, voilà... complètement... pas calé ? (Elle marque une pause inquiète). Ça te plaît ?

Il y a encore de la rosée dans mon parc. Un petit bonhomme en brindille a l'air de courir vers la steppe, caché derrière une butte de poudre. Si ça me plaît ? « Tu as pris de l'eau légère cette nuit pour me lire comme ça, à claire-âme ? », j'aurais envie de lui jeter. À la place, je hoche juste la tête, en la détournant pour enfouir mon émotion.

Shalizèh accroche finalement le regard de Bari, que sa yourte a comme mis sous hypnose.

— Vous savez, je n'ai pas d'argent pour vous faire les cadeaux que vous... méri... tasses ?

— Mériteriez...

— Alors j'ai voulu vous faire de l'hommage. Pour ce que vous m'avez offert en m'acceptant parmi le café, en me donnant ce travail... À cause de vous, j'ai trouvé un lieu où je me sens bien comme jamais. Je voulais vous remercier de ça, pour votre présence avec moi. Vous êtes... de belles personnes.

*(Fin de l'extrait)*

## Sommaire complet

- « Réalités » - Préface de Sylvie Lainé et Roland Lehoucq
- « Les yeux en face des trous » - Alain Damasio (Inédit)
- « Immersion » - Aliette de Bodard  
(traduction de Bastien Duval et Antoine Mottier)
- « Welcome Home » - Jérôme Noirez (Inédit)
- « Un demi bien tiré » - Philippe Curval
- « Dieu, un, zéro » - Joël Champetier
- « Les aventures de Rocket Boy ne s'arrêtent jamais » - Daryl Gregory  
(traduction de Claire Kreutzberger)
- « Le vert est éternel » - Jean-Laurent Del Socorro (Inédit)
- « Coyote Creek » - Charlotte Bousquet (Inédit)
- « Intelligence extra-terrestre » - Stéphane Przybylski (Inédit)
- « Pont-des-Sables » - Laurent Queyssi (Inédit)
- « Versus » - Fabien Clavel (Inédit)
- « Smithers et les fantômes du Thar » - Robert Silverberg  
(traduction d'Éric Holstein - Inédit)
- « Visage » - Mike Carey (traduction de Sylvie Denis - Inédit)

Construite autour de la thématique « Réalité », cette anthologie officielle des Utopiales, septième du nom chez Actusf, va vous entraîner dans des jungles mystérieuses avec Fabien Clavel, sur un monde aux mœurs singulières avec M. R. Carey ou encore à la rencontre d'êtres venus d'ailleurs avec Laurent Queyssi... Vous y croiserez également d'anciens pilotes communistes qui ont vu des OVNI pendant la Deuxième Guerre mondiale, des petits robots fugueurs, de vieux copains de bistrot aux paris un peu fous et alcoolisés et des maisons en réalité virtuelle à l'intérieur desquelles tout est possible...



Sans oublier Alain Damasio qui nous offre une belle avant-première avec le premier chapitre inédit de son futur roman, *Fusion*.

Êtes-vous sûr de votre réalité ? Sont-ils vivants et nous morts ?

Treize nouvelles pour douter de tout...

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 15 €  
(clic)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-917689-97-4